

Écrire l'histoire de la Russie : question de paradigmes occidentaux dans l'historiographie nationale

FRANCES NETHERCOTT

Depuis son intégration à l'Académie des sciences au milieu du dix-huitième siècle, l'historiographie russe est étroitement liée au développement des sciences historiques en Europe occidentale. En même temps, elle s'est impliquée dans la politique et l'idéologie nationales ; pour le tsar et son administration, l'histoire nationale tout particulièrement, devait servir de canal pour promouvoir les mythes officiels de la patrie. Au service de « deux maîtres », donc, – l'idéologie du tsarisme et la science – les historiens s'efforcèrent de concilier politique nationaliste, d'une part, et méthodologie étrangère, de l'autre. À cela s'ajoute une autre dimension encore, celle d'une réflexion « historiosophique » sur l'identité russe. Il s'agit, notamment, d'une réflexion sur les relations – tant réelles qu'imaginaires – entre la Russie et ses voisins européens, qui, suite aux guerres napoléoniennes, devint l'un des principaux sujets de débat dans les salons de Moscou et de Saint-Pétersbourg.

L'époque des réformes et des contre-réformes qui a marqué le dernier tiers du dix-neuvième siècle, témoigne d'une relation étroite entre politique, idéologie et science. Cependant, cette dynamique à trois composantes s'inscrivait dans une conjoncture radicalement nouvelle : l'émancipation des serfs en 1861, qui va lancer un débat

public sur des problèmes des droits civiques et de l'économie, devait susciter aussi des recherches universitaires sur l'histoire de la commune rurale (*obščina*) et sa place dans l'économie nationale¹. Celles-ci s'inspirent en grande partie des outils conceptuels qui, depuis un demi-siècle, marquaient les sciences sociales en Europe occidentale, notamment le positivisme comtien, suivi de la diffusion des idées marxistes durant des années quatre-vingt et quatre-vingt-dix. Pour l'historien américain Terence Emmons, la pénétration de telles méthodologies en Russie a favorisé la parution de chefs d'œuvres figurant parmi « les plus durables monuments » de l'historiographie russe. Ceux-ci, ajoute Emmons, n'ont pas perdu pour autant leur pertinence pour la politique révolutionnaire². Centrées sur la méthode comparative et inductive, « l'histoire sociologique » et l'historiographie marxiste, surtout, situent l'histoire nationale dans le contexte élargi de l'Europe, favorisant, donc, une réflexion sur des développements parallèles entre la Russie et l'Occident, tout particulièrement dans le domaine socio-économique et juridique. Une analyse des sources, que j'ai réparties en trois catégories – théories de l'histoire ; chapitres introductifs aux manuels d'histoire nationale, et vues d'ensemble des développements dans l'historiographie russe – démontre très bien comment la communauté des historiens russes a assimilé et testé des paradigmes théoriques occidentaux. Toutefois, la troisième catégorie de textes sert également de cadre pour alimenter des arguments

* Une première version de cet article a été présentée au Russian History Seminar, Washington DC, organisé par les professeurs Catherine Evtuhov (Georgetown University) et Eric Lohr (American University) avec le soutien du Georgetown Institute for Global History (GIGH), du Centre for Eurasian, Russian and East European Studies, Georgetown, et du département d'histoire de l'Université américaine. Je tiens à remercier ses membres pour la discussion stimulante et les suggestions qu'ils m'ont faites. Je voudrais aussi remercier le Patrons' Endowment Fund, Institute for Advanced Study, Princeton, pour avoir soutenu mes recherches sur un projet plus vaste. Je remercie de plus Christine Proust et Michel Espagne pour leurs corrections de la version française du texte.

1. Voir A. Vucinich, *Social Thought in Tsarist Russia. The Quest for a General Science of Society, 1861-1917*, Chicago – Londres, University of Chicago Press, 1976, et J. Hecker, *Russian Sociology. A Contribution to the History of Sociological Thought* [1915], rpt., New York, Augustus M. Kelley, 1969.

2. T. Emmons, « On the Problem of Russia's « Separate Path » in late Imperial Historiography » in T. Sanders (éd.), *Historiography of Imperial Russia. The Profession and Writing of History in a Multinational State*, Armonk – New York, M. E. Sharpe, 1999, p. 163.

idéologiques concernant la dépendance, ou non, de la Russie par rapport aux modèles intellectuels occidentaux.

Théories de l'histoire

Des études portant sur le positivisme comtien, le matérialisme économique et, au tournant du siècle, sur le néo-kantisme (l'école de Rickert et de Windelband) témoignent très bien de la maîtrise par les historiens russes du nouveau vocabulaire scientifique. Des historiens praticiens, tels Nikolaï Kareev, Alexander Lappo-Danilevski et Nikolaï Rojkov, reconstruisent des grandes lignes de ces courants, en s'en servant comme autant points de départ pour un approfondissement de la connaissance et de la méthodologie historique. Ils abordent, entre autres, des problèmes relatifs à la causalité, aux lois du développement, à la contingence, ainsi qu'aux questions de structures sociales. De façon plus générale, leurs études mettent en relief le statut scientifique de la discipline ainsi que sa fonction sociale.

Nikolaï Kareev (1850-1931), spécialiste de l'histoire de l'Europe occidentale, consacre une grande partie de son œuvre à la méthodologie et à la théorie de l'histoire. Représentant typique de sa génération, qui arrive à maturité pendant le règne d'Alexandre II, Kareev a accueilli favorablement l'ère de l'historiographie scientifique fondée sur le positivisme avec ses mots clefs tels que « société », « économie », « progrès », « but final ». Il accepte également la validité du matérialisme économique en tant que théorie scientifique de l'économie et des rapports – sociaux, politiques, ou institutionnels – qui en dérivent³. Toutefois, pour Kareev, ce nouvel accent sur les facteurs sociaux et économiques conçus comme forces (quantifiables) du changement devrait, en premier lieu, renouveler une réflexion sur les rapports entre l'homme, en tant qu'être créatif, et son milieu (*sreda*). À partir des années quatre-vingt-dix, Kareev commence à retravailler sa conception des liens entre structure et sujet dans le processus historique⁴. Sa tentative de

3. N. Kareev, *Iz lekciï teorii istorii* [La leçon de la théorie de l'histoire], pt. 2, P., 1915, p. 10-14.

4. Voir, par exemple : N. Kareev, « Ličnoe načalo i rokove sily v istorii » [Initiative personnelle et destin dans l'histoire] [tirage à part de *Russkoe Bogatstvo*, 1889] ; *Istoričko-filosofskie i sotsiologičeskie etudy* [Études historico-philosophiques et sociologiques], SPb., 1895 ; *Vvedenie v izučenie sotsiologii* [Introduction à l'étude de la sociologie], SPb., 1897 ; *Suščnost' istoričeskogo processa i rol' ličnosti v istorii* [La nature du processus historique et le rôle de la personne dans l'histoire], SPb., 1890 ; *Rol' idei, učreždenii i ličnosti v istorii* [Le

centrer l'étude historique sur la personne, ensuite, l'accent qu'il met sur la créativité humaine ainsi que sur la contingence contestent tant la notion de développement impersonnel (ce que Comte appela « essor spontané ») que la théorie comtienne/marxiste du processus historique selon laquelle une étape découle de façon linéaire de l'étape précédente en s'orientant vers un but préétabli.

Malgré ses affinités intellectuelles avec une pensée politique, grosso modo libérale, en tant qu'historien professionnel, Kareev s'opposa fortement à toute subordination de l'histoire à des fins idéologiques. Dans une série d'articles « publicistes » parus au début des années 1890, et recueillis dans un seul volume en 1896, il accuse ce qu'il appelle les « dogmatiques » de vouloir ancrer toute explication historique exclusivement dans la science économique, et même de délégitimer toute autre explication⁵. Kareev se positionne comme historien théoricien face à l'historien économiste Mikhail Tugan-Baranovski (1865-1919), défenseur du marxisme « légal ». Tout comme Tugan-Baranovski, Kareev, lui-aussi, conçoit le milieu social (*sreda*) comme « ce qui forme et, de manière réciproque, est formé par des morales, des croyances, des rites, des institutions politiques et sociales, des sciences et des arts. » En revanche, Tugan-Baranovski constate que « le processus historique est fondamentalement impersonnel » : quoique conforme à la théorie marxiste, cette hypothèse, selon Kareev, empêche Tugan-Baranovski, en tant qu'historien, de fournir une explication satisfaisante du « mouvement en avant », tout simplement, parce qu'elle ne tient pas compte des relations entre individus au sein de la sphère sociale.⁶ La question rhétorique suivante que pose Kareev par rapport aux recherches de son contemporain exprime très bien une aversion, presque, pour le réductionnisme économique et le dogmatisme historique : « comment est-il possible que des manifestations sublimes de l'esprit, telles le poème majestueux de Dante ou la philosophie de Kant, proviennent des modes de production et

rôle de l'idée, de l'administration et de la personne dans l'histoire], Odessa, 1895 ; *Iz lekcii teorii istorii* [La leçon de la théorie de l'histoire], pt. 2, *Istoriologija*, P., 1915.

5. N. Kareev, « Proisxoždenie ekonomičeskogo napravlenija v sovremennoj istoriografii » [L'émergence de l'orientation économique dans l'historiographie contemporaine], *Starje i novye etjudy ob ekonomičeskom materalizme*, SPb., tip. M. M. Stasyulevič, 1896, p. 14-15.

6. Kareev, « Vzgljad g. Tugan-Baranovskogo na značenie ekonomičeskogo faktora v istorii » [Le point de vue de Tugan-Baranovski sur le sens du facteur économique dans l'histoire], *Ibid.*, p. 271.

d'échange ?⁷ » Si Kareev reconnaît la validité des explications économiques de l'histoire et les accueille favorablement, surtout suite à l'émancipation des serfs, il considère en revanche que l'histoire est, pour l'étude des questions agraires, avant tout une science strictement humaine :

La seule matière véritable dont s'occupe la science historique c'est la personne humaine (*čelovečeskaja ličnost*). Seuls, les êtres humains pensent, touchent, désirent, cherchent du plaisir, souffrent, fixent des buts à atteindre et aspirent à leur réalisation. Seuls, les êtres humains agissent. Nations et États, gouvernements, structures sociales, classes et pouvoirs, partis politiques etc., tous se constituent d'individus, de points de vue divers, d'attitudes et de convictions, qui, tous ensembles, dirigent les actions⁸.

Selon Kareev, l'historien s'efforce de mieux comprendre « la vie sociale et culturelle de l'humanité », et dans cette perspective il exige des pistes de recherche libérées de toute explication doctrinaire, que se soit du type « idéalisme psychologique » des années quarante et cinquante, ou bien le « matérialisme économique » qui caractérisa l'esprit de son époque.

En commentant la vie et l'œuvre de Kareev, Buzeskul et Vernadski prétendent l'un comme l'autre que la classification des sciences sociales et humaines qu'a esquissée Kareev dans ses recherches doctorales en 1883, préfigure en quelque sorte les idées clefs de « nomothétique » et « idéographique » qui vont caractériser l'école néo-kantienne de Windelband et de Rickert une décennie plus tard⁹. En effet, afin de redresser le rapport entre sociologie et histoire au sens comtien, Kareev avance une étude interdisciplinaire « du destin historique de l'humanité ». Dans cette perspective, il identifie des méthodologies distinctes, pourtant complémentaires, de la philosophie, de la psychologie et de la sociologie, pour aboutir à une classification en fonction des caractères soit normatifs (ce qu'il appelle « nomologique ») soit descriptifs (« phénoménolo-

7. *Ibid.*, p. 274.

8. *Ibid.*, pp. 2-3.

9. La thèse de doctorat de Kareev s'intitule *Osnovnye voprosy filosofii istorii* [Les questions fondamentales de la philosophie de l'histoire], 2 vols. M., 1883. Voir : G. Vernadsky, *Russian Historiography. A History*, trad. du russe par Nickolas Lupinin, Belmont, Mass., Nordland Pub. Co, 1978, p. 186 ; V. P. Buzeskul, *Vseobščaja istorija i ee predstaviteli v Rossii v XIX i načale XX veka* [L'histoire générale et ses représentants en Russie au XIX^e et au début du XX^e siècle], vol.1., L., 1929, p. 160.

gique») de ces disciplines. Son collègue de l'Université de Saint-Petersbourg, Alexandre Lappo-Danilevski (1863-1919), spécialiste de l'époque moscovite et du dix-huitième siècle en Russie, s'intéresse, lui aussi, à la théorie de l'histoire et à la méthodologie des sciences humaines et sociales. À partir des années quatre-vingt-dix, il développe des cours universitaires et des manuels dans ce domaine, mais son œuvre magistrale est, sans aucun doute, son étude en deux volumes intitulée *La méthodologie de l'histoire* (1910-1913), fruit des cours sur la méthodologie qu'il offre depuis 1906. En se référant explicitement aux distinctions établies par l'école néo-kantienne contemporaine, Lappo-Danilevski s'efforce de démêler le nœud « histoire/sociologie », qui depuis trente ans domine l'historiographie à l'échelle européenne. Du fait qu'il écrit pour des lecteurs estudiantins, Lappo-Danilevski explique clairement les retombées de l'approche nomothétique pour l'étude du passé : prenant sa source dans les théories de Spencer et de Comte, ainsi que leurs dérivés, telle la méthode comparative (que beaucoup de Russes associent au travail de l'historien britannique amateur, Henry Buckle) et la recherche sur les types et les typologies, l'histoire sociologique privilégie l'étude des groupes, des communautés, ainsi qu'une recherche sur des structures (notamment des institutions comme le féodalisme, ou bien le conseil du roi). En revanche, le travail mené par l'historien-idéographe se concentre sur la réalité concrète et singulière de l'individu, d'un événement spécifique, ou d'un fait. Il s'ensuit que selon l'approche choisie – nomothétique ou idéographique – l'importance accordée à des procédés d'individualisation ou de généralisation s'est également inversée. En effet, si, pour l'historien sociologue, des faits mesurables, quantifiables ne constituent que de la matière première à partir de laquelle se construisent des considérations générales, pour l'historien-idéographe, ces généralisations ne sont pas le but final de sa recherche, mais plutôt des moyens utiles afin de mieux appréhender une certaine réalité concrète¹⁰.

La rupture consommée par Lappo-Danilevski par rapport aux courants historiographiques et son passage à des considérations de type nomothétique et idéographique bousculaient un certain nombre de vérités acquises concernant l'historiographie de l'empire russe tardif, car les distinctions qu'elle introduisait se situaient de façon transversale par rapport aux différences idéologiques ou

10. A. S. Lappo-Danilevsky, *Metodologija Istorii* [Méthodologie de l'histoire] vol.1, SPb., tip. V. Bezobrazov, 1910, p. 226.

partisanes professées par ces historiens dont il rangeait l'œuvre dans l'une ou l'autre de ses catégories. D'un côté les exemples d'approche nomothétique incluaient les historiens libéraux à tendance sociologique Klioutchevski et Milioukov, mais aussi le conservateur et panslaviste Danilevski (pour sa théorie des types de civilisation) aussi bien que le slavophile modéré Bestoujev-Rioumine. D'un autre côté Lappo-Danilevski classait les penseurs marxistes Lavrov et Mikhaïlovski (artisans d'une méthode subjective en sociologie) parmi les exemples d'une approche idéographique en raison de leur volonté de placer des facteurs éthiques et psychologiques au centre de leurs quêtes pour résoudre des problèmes sociaux et historiques.

Dans ses travaux théoriques, Lappo-Danilevski signale l'importance de la dimension axiologique de l'histoire : qu'il s'agisse de la culture, de l'esthétique ou bien de la moralité, il faut tenir compte de la valeur « absolue » de l'objet d'étude historique. De même, chez les historiens marxistes et/ou positivistes la question de la moralité ou de la justice joue un rôle important quant à une réflexion sur le sens de l'histoire. (Lavrov, notamment, conçoit la personne comme « historiquement, un être intégral » (*cel'naja ličnost'*) dont les actions peuvent influencer la société).¹¹ Ceci dit, pour ceux-ci, la conception de moralité se rattache à, et dépend « des intérêts réels de la société tout entière à un moment donné de son existence¹² ». Dans le lexique positiviste/marxiste, donc, la moralité est temporelle, limitée, et relative. L'élève de Klioutchevski, Nikolai Rojkov (1868-1927), écarte tant l'attitude moralisatrice des historiens-amateurs, qui, d'après lui, ne fait que nourrir un faux patriotisme, que la profession de foi des idéalistes philosophiques contemporains pour qui la tâche de l'histoire consiste en une sorte de *propisnaja moral'*, ou moralité formelle¹³. Contre ces deux « conceptions historiques du monde », Rojkov constate que « l'histoire se prête à l'élaboration d'une gnoséologie qui postule le relativisme, le changement, ainsi que des limitations posées sur nos facultés cognitives par rapport non seulement aux phénomènes mais aussi aux obligations morales. [...] L'histoire, c'est la clef d'une philosophie morale saine. [...] Avec l'aide des lois sociologiques, l'histoire aide dans la définition des idéaux sociaux concrets de telle ou telle

11. *Ibid.*, p. 200.

12. N. Rojkov, « Istorija, moral' i politika » [Histoire, morale et politique] in *Istoričeskie i sotsiologičeskie očerki. Sbornik statei*, vol.1., M., izd. I. K. Šamov, 1906, p. 6.

13. *Ibid.*, p. 9.

époque, ainsi qu'elle nous informe de l'état général de la vie sociale à un moment donné. [...]. L'histoire devrait étudier les buts, ambitions, intentions (*cel'*) plutôt que les causes¹⁴ ».

La question de la place de la moralité dans les recherches historiques et la concurrence d'opinions qui en dérivent entre en écho avec un célèbre débat idéologique entre marxistes et libéraux qui s'est déroulé dans une série de publications collectives au tournant du siècle, à commencer par le volume intitulé *Problèmes de l'idéalisme* en 1902. Mis à part Lappo-Danilevski, le seul historien professionnel parmi les contributeurs de l'ouvrage (il critique Auguste Comte en exposant des contradictions enracinées dans sa théorie du progrès et de la perfectibilité humaine), tous les auteurs admettent le rôle de la sociologie positive comme contribution valable à la méthodologie de l'histoire. Selon le philosophe du droit, Pavel Novgorodtsev, le positivisme « renforce chez les historiens l'ambition d'étudier chaque phénomène dans la vie sociale en fonction de ses liens avec le milieu tout entier, c'est-à-dire, dans le contexte général du progrès historique. Qui, aujourd'hui nierait l'importance de cette approche, si bien employée dans des différentes branches de la science historique ?¹⁵ ». Il va sans dire, cependant, que les collaborateurs de l'ouvrage rejettent l'inclusion des prémisses du positivisme dans le domaine de la moralité. Novgorodtsev, par exemple, exige que des lignes de démarcation soient tracées entre philosophie et histoire : bien évidemment, puisque l'objet de la recherche historique est transitoire ou variable il faut éviter toute confusion entre « le développement temporel et la signification interne des choses ». Et il regretta l'indifférence envers cette règle de base, indifférence qui d'après lui, était répandue parmi les historiens de l'époque, entraînant à son tour des conséquences désastreuses pour une étude sur l'ordre de la vérité, de la beauté et du bien : « Toutes ces valeurs qui dérivent du caractère absolu de l'être humain autonome ont été submergées dans le flux du développement historique et mises en relation avec la vie matérielle des masses. [...]. Le concept de la personne et des principes absolus qui y sont liés sont étrangers et inaccessibles à la méthode

14. *Ibid.*, p. 18, 16.

15. P. I. Novgorodtsev, « Nravstvennyj idealizm v filosofii prava » [L'idéalisme éthique dans la philosophie du droit] in *Les Problèmes de l'idéalisme, cité d'après la traduction anglaise, Problems of idealism. Essays in Russian Social Philosophy*, trad. angl. et introduction de Randall Poole, New Haven – Londres, Yale University Press, 2003, p. 295.

historique¹⁶ ». En même temps, cependant, Novgorodtsev parmi d'autres, fait un rapprochement entre l'idéal, conçu comme but auquel on aspire, et l'idée de la dignité humaine qu'il situe dans la réalité sociale, parlant même d'un idéal « mutable », ce qui incite Rojkov à proposer certaines affinités entre l'idéalisme moral et le positivisme actuel. D'après celui-ci, de telles affinités se manifestent avant tout dans la pratique de l'historien. Se qualifiant de positiviste critique (ou également de néo-positiviste), Rojkov prétend, donc, que la critique menée par les idéalistes moraux du positivisme originel a tout simplement manqué son objectif¹⁷. Le marxisme, aussi, a évolué ; d'un déterminisme économique rudimentaire et d'une explication réductionniste de la conscience de classe, le marxisme s'est transformé en analyse plus nuancée du rôle de l'économie dans le développement historique. Donc, plus qu'une corrélation directe entre le facteur économique et la culture, la théorie marxiste actuelle du changement historique favorise l'idée d'une influence indirecte des conditions économiques sur le domaine culturel à travers les phénomènes sociaux ou politiques. Par ailleurs, l'économie ne se comprend plus en termes d'intérêts de classe, mais plutôt comme l'influence de la structure organisatrice de l'économie toute entière. Il se peut qu'en atténuant des différences de principe entre marxistes et idéalistes, Rojkov ait cherché à minimiser l'impact de cet ouvrage collectif sur le lecteur. Quoi qu'il en soit, ses remarques finales – *Les Problèmes de l'idéalisme* résumant le climat moral de la pensée sociale contemporaine plus généralement – dénotent un consensus pratique par rapport au besoin de formuler des questions avec une portée sociale, et de les aborder par une recherche historique libérée de point de vue « partisan¹⁸ ».

La pratique de l'histoire

Les introductions méthodologiques à cinq « histoires générales » de la Russie publiées entre 1870 et la première guerre mondiale, témoignent de façon irréfutable de l'impact durable sur la discipline historique de la sociologie et du positivisme (tant au sens

16. *Ibid.*, p. 277.

17. Rojkov, « Značenie i sud'by novejšego idealizma v Rossii. Po povodu knigi *Problemy Idealizma* » [Sens et destin de l'idéalisme récent en Russie. À propos du livre *Problèmes de l'idéalisme*] in Rojkov, *op. cit.*, vol. 1, p. 29-46

18. *Ibid.*, p. 45-6.

strict, qu'au sens neutre entendu comme « possibilité de découvrir la vérité ». Il va sans dire qu'en tant que synthèses pédagogiques ces vues d'ensemble basées sur des cours universitaires ne sont pas représentatives de l'érudition historique tout entière, laquelle s'intéresse plutôt à des problèmes ponctuels ou traite de sujets ayant une résonance forte dans la conjoncture actuelle. Par ailleurs, la brièveté relative des introductions rédigées par des professeurs pétersbourgeois, à savoir celles de Konstantin Bestoujev-Rioumine (1829-1897) et de son successeur, Sergueï Platonov (1859-1933), d'une part, et les stratégies théoriques plus prononcées que l'on trouve chez les historiens moscovites, Vassili Klioutchevski (1841-1911), Pavel Milioukov (1859-1943) et Rojkov, de l'autre, semblent conforter une interprétation traditionnelle de l'historiographie russe. Tant la littérature russe / soviétique que la littérature occidentale mettent l'accent sur les différences – les rivalités même – entre « écoles » pétersbourgeoise et moscovite : si la première privilégie une analyse des sources, la deuxième se caractérise par une tendance à avancer des hypothèses novatrices. Aujourd'hui, on commence à remettre l'idée de différences institutionnelles en question : même à titre d'exemple restreint, tous les auteurs mentionnés ci-dessus abordent les problèmes fondamentaux de la méthodologie de l'histoire et, de façon plus générale, sont sensibles à l'importance d'inculquer une conscience historique au peuple russe¹⁹.

Un premier exemple d'une *Histoire de Russie*, publiée pendant le règne d'Alexandre II, fut l'étude en deux volumes de Konstantin Bestoujev-Rioumine (1872-1885)²⁰. Élaborée à partir des cours donnés à l'Université de Saint-Petersbourg, l'introduction dans laquelle Bestoujev-Rioumine esquisse sa conception de l'histoire nous offre un aperçu de la transition récente dans l'historiographie d'un narratif d'événements vers les structures sociales et étatiques ; elle insiste sur les croyances d'un peuple et son développement intellectuel tout en minimisant l'importance de l'individu comme faiseur d'événements :

19. Voir par exemple : W. Berelowitch, « History in Russia Comes of Age. Institution-Building, Cosmopolitanism, and Theoretical Debates among Historians in Late Imperial Russia », *Kritika: Explorations in Russian and Eurasian History*, 9, 1, Winter, 2008, p. 113-34.

20. K. N. Bestjužev-Rjumin, *Russkaja Istorija* [Histoire russe], 2 vols., SPb., izd. D. E. Kožančikov, 1872-1885.

L'importance de l'individu réside dans sa capacité à se servir des circonstances, à les subordonner à ses propres ambitions en écartant celles qui menacent d'empêcher leur réalisation. Qui établit ces objectifs ? L'individu lui-même ? D'emblée, personne, il va sans dire, ne nierait que de tels objectifs dérivent d'un seul esprit, d'une seule volonté ; mais, dès que l'on regarde de plus près, on comprend que les objectifs eux-mêmes sont enracinés de manière plus ou moins profonde dans la conscience sociale, et que l'individu ne fait que leur donner une expression avec plus ou moins de succès – pas plus que cela. Autrement dit, l'individu fait preuve de compréhension et de vision, mais il n'est pas capable de créer. Saisir ce propos entraîne une toute autre conception de l'histoire : dorénavant, en premier plan se trouve un phénomène complexe, celui de la société²¹.

Bestioujev-Rioumine reprend le concept de progrès de la théorie des types civilisationnels avancée par Nikolaï Danilevski dans sa célèbre mais tendancieuse monographie, *La Russie et l'Europe* de 1869. Pris comme modèle alternatif à celui de « progrès linéaire », lequel domine dans la littérature de l'époque, la théorie des types, selon Bestioujev-Rioumine, est plus féconde pour l'historien car « chaque type rend compte d'un aspect de l'humanité. De plus, pour lui, la notion de progrès – entendu comme une sorte de bourgeonnement (*raskrytie*) – implique l'accumulation d'aspects nouveaux²² ». Ainsi, plutôt qu'une simple ligne droite, le concept de progrès comprend une multiplicité de lignes qui partent dans des directions diverses au fur et à mesure que s'enrichit la conscience humaine.

Si, dans ce contexte d'un cours introductif, Bestioujev-Rioumine ne développe pas ses idées théoriques, son successeur, Sergueï Platonov se montre encore moins disposé à la spéculation théorique. En revanche, il favorise la méthode méticuleuse consacrée par l'usage de « l'examen et la compilation de sources en tant qu'étape préliminaire avant de construire des hypothèses concernant le développement historique de la nation. » Platonov en donne des explications qui témoignent clairement d'un souci pédagogique : en tant que recherche « objective » ou savante du passé national et sans présupposés doctrinaux, l'historiographie russe en

21. *Ibid.*, vol. 1, p. 6-7.

22. *Ibid.*, p. 4.

est toujours à ses débuts²³ ». Tout au contraire, à Moscou, ses contemporains immédiats, Pavel Milioukov et Nikolai Rojkov, s'alignent nettement dans leurs études de l'histoire sur les derniers courants historiographiques. Anciens élèves de Vassili Klioutchevski, tous deux développent leurs idées au sein de ce que Terence Emmons appelle « une matrice de rhétorique comtienne-positiviste ». Mais, alors que Milioukov combine le paradigme comtien avec des aspects de la thèse de Danilevski sur les types, Rojkov renouvelle l'approche de son « maître » en introduisant des éléments puisés dans le marxisme révisionniste²⁴.

Sans aucun doute, l'historien professionnel le plus célèbre de l'époque des réformes (même s'il s'agit d'une personnalité complexe et, d'après les souvenirs de ses anciens élèves, pas toujours aimable) fut Vassili Klioutchevski, titulaire de la chaire d'histoire russe de 1879 à 1911. Ses *Cours d'histoire russe* devinrent l'œuvre la plus souvent citée, et applaudie. Fondés sur des cours donnés pendant les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix, leur publication en plusieurs volumes s'est étalée de 1904 à 1911. Son élève, l'émigré Michael Karpovich, affirme que Klioutchevski puisait ses idées fondamentales concernant le développement de l'histoire dans les courants intellectuels qui ont dominé ses années de formation entre 1860 et 1870. Le réalisme qui caractérise ses recherches est une sorte de réaction au rôle attribué par ses prédécesseurs aux « idées » dans l'histoire. Dans cette perspective, les positions de Klioutchevski étaient aux antipodes de celles de son jeune contemporain, Kareev. Il n'empêche, cependant, que l'intérêt profond pour le rôle économique et social de la paysannerie russe que les deux hommes partageaient, prenait sa source – comme d'ailleurs ce fut le cas pour beaucoup d'intellectuels de cette génération – dans le mouvement populiste des années 1870²⁵.

Tout comme Bestioujev-Rioumine, Klioutchevski a lui aussi fait de l'étude de la société le principal objet de l'histoire : « l'homme en lui-même n'est point l'objet de l'étude historique.

23. S. F. Platonov, *Lekcii po russkoi istorii* [Leçons d'histoire russe], 9^e éd., P., izd. Iv. Blinov, 1915, p. 4.

24. Voir T. Emmons, art. cit., p. 166.

25. Voir M. Karpovich, « Kliuchevsky and Recent Trends in Russian Historiography », *Slavonic and East European Review. American Series*, vol. 2, 1, March, 1943, p. 35-36. Un ancien élève de Kliuchevsky, Karpovich suggère par ailleurs que la célébration du paysan, qui figure presque comme héros dans les travaux de son maître, s'explique en partie par ses expériences de jeunesse en tant que fils d'un prêtre de campagne.

Son objet, c'est la vie des hommes en commun²⁶. » En mettant l'accent sur les questions sociales et économiques, Klioutchevski arrive à saisir ce que Karpovich appelle « la physiologie » de la vie sociale²⁷. Toutefois, c'est en tant que premier plaidoyer pour « l'histoire sociologique » que l'œuvre de Klioutchevski représente un nouveau départ par rapport tant aux chronologies de la vie des tsars qu'à l'approche dite « juridique » ou « étatique » développée par les professeurs de l'Université de Moscou à la veille des grandes réformes. Même si, comme ses prédécesseurs immédiats, Klioutchevski a produit une histoire des institutions étatiques, son premier intérêt résidait dans une analyse des forces sociales et économiques qui, selon lui, ont fondamentalement donné forme à celles-là. Ainsi, identifie-t-il comme deuxième objet de l'étude historique :

la nature et l'action des forces qui construisent les sociétés humaines, les propriétés des relations multiformes, matérielles et spirituelles, qui permettent à des unités humaines contingentes, hétérogènes, éphémères, de former des sociétés ordonnées et cohérentes, qui durent des siècles. L'étude historique de la construction d'une société, de l'organisation des associations humaines [...] relève d'une discipline spéciale de la connaissance historique, d'une science de la société, que l'on peut distinguer de l'histoire générale sous le nom de *sociologie historique*²⁸.

Si l'élève de Klioutchevski, l'historien et futur dirigeant du parti cadet Pavel Milioukov, approfondit l'analyse historique des facteurs culturels et spirituels – en grande partie absents chez son maître – ses outils d'analyse appartiennent à la dite « nouvelle direction » (*novoe napravlenie*) de l'histoire sociologique et du réalisme philosophique. Dans l'introduction à *L'histoire de la culture russe* (1896), Milioukov caractérise son approche comme fondamentalement « sociologique », et il prétend, comme Klioutchevski, voire même Bestioujev-Rioumine, que l'objet véritable de l'histoire est bien celui de « la vie d'un peuple tout entier », ou encore « la vie des masses populaires » (*žizn' narodnoj massy*)²⁹. Milioukov ne rejette pas

26 Cité d'après la traduction française : B. Klutchevsky [Klučevskij], *Histoire de Russie*, trad. du russe et annoté par C. Andronikof, préf. de Pierre Pascal, Paris, Gallimard, 1956, vol. 1, p. 32.

27. Karpovich, art. cit., p. 33.

28. Klioutchevski, *op. cit.*, p. 27.

29. P. Miljukov, *Očerki po istorii russkoj kul'tury* [Essais d'histoire de la culture russe], cité dans Emmons, art. cit., p. 164. L'expression « direction

l'influence de l'individu comme déterminant d'événements historiques, mais l'accent qu'il met sur les lois de développement historique (*zakonomernost'*) montre qu'il a tendance à réduire cette influence à une expression de la volonté sociale :

Dans la mesure où la personne est prise en compte dans le processus sociologique qui se déroule indépendamment d'elle, son rôle acquiert de l'importance. En revanche, dès qu'elle contredit ce processus, tôt ou tard, son activité deviendra isolée, elle se perdra dans le mouvement général du changement³⁰.

Milioukov s'efforce de concilier deux principes apparemment incompatibles l'un avec l'autre : d'une part il constate que la « sociologie scientifique » découvre des lois générales de développement historique (*zakonomernost'*), lesquelles servent d'outils dans une analyse historique comparative. Mais, de l'autre part, il prétend que l'objectif de l'histoire comparative ne consiste pas uniquement en une quantification de traits comparables dans l'histoire de plusieurs nations ; il s'agit également pour lui de prendre en compte, par des procédés aussi rigoureux que possible, des caractéristiques exclusives ou singulières (*svoeobrazie*) de telle ou telle nation. C'est en grande partie pour cette raison que Milioukov soutient la classification des « types civilisationnels » avancée par Danilevski. Selon lui, cette théorie apporte un contre poids efficace à la portée universelle de la théorie comtienne du progrès humain :

N. Ya. Danilevski a absolument raison lorsqu'il prétend que la division habituelle en histoire ancienne, médiévale et moderne n'est pas scientifique, et qu'il la substitue par la structure suivante, laquelle ressemble fortement aux idées de Vico : « En fait, Rome, La Grèce, L'Inde, Egypte, et toutes les civilisations historiques ont connus leur propre histoire ancienne, médiévale, et moderne, c'est-à-dire que, semblable à tout être organique, chacune d'elles est passée par ses propres phases de développement³¹.

Pour Milioukov, cette fusion de paradigmes joue un rôle d'outil, l'aidant à organiser la masse de données qu'il traite dans son étude

nouvelle » provient de Klioutchevsky, et plus précisément de l'introduction méthodologique à sa thèse de doctorat (1880-1) consacrée à la Douma des boyards. Voir : Emmons, « Kliuchevskii's Pupils » in Sanders, *op. cit.*, p. 122.

30. P. Miljukov, *Očerki po istorii russkoi kul'tury* [Essais d'histoire de la culture russe], cité d'après l'édition post-soviétique, M., Progress, 1993, p. 56-57.

31. *Ibid.*, p. 46.

en trois volumes. La chronologie, ou ce qu'il appelle « l'axe horizontal' (*gorizontal'nyi razrez*) qui guide son examen des facteurs multiples que comprend chaque phase du développement historique de la Russie, se croise avec un traitement plus systématique, à savoir l'axe vertical (*vertikal'nyi razrez*). Ici, il s'agit de dégager « l'unité et la logique internes (*zakonomernost'*) du développement de chaque facteur pris séparément³² ».

La prise de position historiographique de Milioukov, aussi hybride soit-elle, a joui d'un écho certain dans le contexte plus large des débats concernant les rapports intellectuels entre la Russie et l'Europe occidentale. Si, par un recours aux outils d'une historiographie académique, Milioukov cherchait à se distancier tant des slavophiles que des occidentalistes, ainsi que leurs successeurs, les populistes et les marxistes, et à atténuer les différences entre leurs conceptions rivales du monde, la réception immédiate de son étude, comme le montre Emmons, provoqua au contraire une politisation croissante de la méthode de l'histoire comparée. Tout particulièrement, les travaux menés par les historiens marxistes (sur des problèmes ponctuels, comme par exemple, le féodalisme, ou la formation de l'État) trahissent un souci « politique » ou « idéologique » de mettre définitivement en doute la validité de la thèse du « Sonderweg » selon laquelle l'histoire de la Russie était unique³³.

Tout comme Milioukov, Rojkov admet lui aussi ouvertement sa dette intellectuelle et professionnelle envers Klioutchevski, et il lui reconnaît un rôle de « maître » dans sa propre formation d'historien. En 1905, Rojkov publie un *Survol d'histoire russe du point de vue sociologique*³⁴. Si le titre de l'ouvrage parle de lui-même, l'introduction, également, ne surprend pas : sa classification des disciplines de l'histoire et de la sociologie selon des critères de discipline concrète ou empirique (histoire) et abstraite ou généralisante (sociologie), ensuite sa définition des « phénomènes sociaux » et du processus historique, ainsi que l'accent qu'il met sur l'avenir – tout cela porte les marques de la théorie comtienne du progrès superposée au schéma de l'histoire russe avancé par Klioutchevski ; « Il est évident, » écrit Rojkov, « que le point de vue sociologique est nécessaire pour éclairer l'histoire de chaque nation, individuel-

32. *Ibid.*, p. 58.

33. Emmons, « On the Problem of Russia's "Separate Path"... », art. cit., p. 174.

34. N. Rožkov, *Obzor Russkoi istorii s sotsiologičeskoj točki zrenija* [Examen de l'histoire russe d'un point de vue sociologique], 2 vols., M., izd. I. K. Šamov, 1905.

lement prise à part ; pour que l'histoire d'un peuple trouve son vrai sens il faut que le processus concret de son développement historique soit pris comme matériau dans la construction des lois générales du développement social³⁵ ».

Rojkov identifie cinq composants à la base de l'analyse historique : l'environnement, l'économie et la gestion, les structures sociales, la sphère politique (c'est-à-dire les structures étatiques), et l'ordre « psychologique » (à savoir, les croyances, la culture etc.). Il les étudie en fonction de deux critères. Le premier, nommé « la statique sociale » (*social'naja statika*), souligne le rôle des sous-catégories dans chaque groupe en tant qu'influence réciproque. Par exemple, le relief du terrain influe sur le climat, le climat affecte la qualité du sol, et ainsi de suite :

Les lois sociales-statiques présentent un système clos et fini. Elles comprennent des formules générales, qui expriment clairement l'interrelation, dans l'état de repos ou d'équilibre, des classes différentes et des genres de phénomènes au sein d'une société (*obščestvennaja žizn'*). Pour cette raison, toute analyse historique supplémentaire serait de peu d'intérêt, si ce n'est apporter des faits nouveaux en faveur de nos conclusions.³⁶

Si Rojkov fonde son analyse thématique de l'histoire de la Russie sur ces lois sociales-statiques afin de mieux comprendre la structure de la société à différentes époques, les lois de « la dynamique sociale » (*social'naja dinamika*), par contre, lui fournissent un moyen pour saisir le fonctionnement de la société, le changement au cours du temps, ainsi que le moteur principal du changement. Rojkov écrit :

À partir de ces lois [de la statique sociale] nous pouvons établir les lois sociales (*zakonomernost'*) à travers le prisme de la dynamique sociale. Ainsi, pourrions-nous non seulement considérer chaque moment dans le développement de la société comme un complexe organique, mais aussi comprendre ce qui détermine la périodisation. Il nous est maintenant clair qu'il faut la chercher dans la gestion et l'organisation économiques, tout particulièrement en

35. *Ibid.*, vol. 1, pt. 1, p. 2.

36. *Ibid.*, vol. 2, pt. 2, p. 171-2. Rojkov reconnaît Comte comme source de ces modèles (et non pas Spencer qui emploie le terme comme projet de vie harmonieuse future), mais alors que Comte compare la statique sociale et la dynamique sociale à une machine immobile et en mouvement, Rojkov, peut-être en s'inspirant du vocabulaire durkheimien, fait dériver ses métaphores de l'anatomie et de la physiologie. *Ibid.*, p. 142.

dégageant l'importance relative de différentes branches de travail.³⁷

Étant donnée son étiquette de comtien, voire de marxiste révisionniste, l'importance que Rojkov attache à la gestion économique comme « processus fondamental qui entraîne tous les autres », ne surprend pas³⁸. Mais, à la différence de son contemporain immédiat, Mikhaïl Pokrovski – l'élève de Klioutchevski le plus connu qui, pendant la première décennie soviétique jouera un rôle de formateur en tant qu'historien déterminant de l'orthodoxie marxiste – Rojkov n'exploite pas la rhétorique de la révolution sociale :

Compte tenu de la théorie selon laquelle il existe un processus sous-jacent, qui dirige tous les autres, nous ne devons pas oublier que ce processus, aussi, subit des transformations, qu'il traverse des étapes de développement, qu'il change. Ainsi fournit-il la base d'une périodisation de l'histoire de toute nation. Une telle division en périodes n'a qu'une importance relative. En réalité il n'y a pas de brusques ruptures, ni des sauts soudains (*skakčki*) : chaque ère nouvelle émerge directement de celle qui précède. Par ailleurs, aucun phénomène ne reste immuable, c'est-à-dire dans un état immobile pour une certaine durée³⁹.

De bien des façons, l'introduction méthodologique de Rojkov résume le grand succès de la sociologie et le « paradigme scientifique » parmi des historiens russes actifs vers la fin de l'époque tsariste, et ceci sans distinction d'affiliation politique. Pourtant, on note un certain paradoxe lorsqu'on prend en compte le fait que l'ouverture sur l'histoire comparée promise par cette nouvelle méthodologie en fait se prêtait plutôt aux débats d'ordre idéologique concernant le caractère spécifique de la Russie par rapport à l'Europe. Malgré une approche de l'histoire au demeurant rigoureuse, Milioukov et Klioutchevski, semblent tous deux distinguer les traits propres à l'évolution historique russe. Klioutchevski, par exemple, fait remonter la source des particularités de l'expérience historique nationale aux processus de colonisation. Et, selon certains spécialistes, son œuvre tout entière souligne ce qui distingue

37. *Ibid.*, p. 160.

38. *Ibid.*, vol. 1, pt.1, p. 5.

39. *Ibid.*, p. 6. Que Rojkov nie l'existence de brusques ruptures rappelle la thèse de Klioutchevski selon laquelle le changement est « organique, continu, presque inaperçu, et graduel ». Voir Robert F. Byrnes, « Klioutchevskii's View of the Flow of Russian History » in Sanders, *op. cit.*, p. 239-261.

son pays de l'histoire de l'Europe occidentale⁴⁰. Quant à Milioukov, dans l'édition jubilaire de son *Histoire de la culture russe* publiée en 1937, il avoue avoir échoué dans sa tentative de concilier, au nom d'une enquête historique objective, les visions du monde rivales prônées par des marxistes et des populistes. En fin de compte, ses recherches n'ont fait que souligner les traits distinctifs du passé russe :

Dans la compétition entre deux constructions de l'histoire russe fortement opposées, l'auteur a occupé une position conciliatrice. Une des théories postulait des similarités entre les processus russe et européen au point même d'y voir un développement identique, alors que l'autre insistait sur les différences pour en faire une théorie portant sur l'exclusivité ou l'incomparabilité. L'auteur a construit le processus historique russe à partir d'une synthèse des deux traits – tant la singularité que la similarité. En même temps, cependant, il est vrai qu'il avait une tendance à souligner plus souvent les traits singuliers et spécifiques de la Russie que ceux portant sur des similarités. À cet égard, l'influence de mon « maître », V. O. Klioutchevski, le plus singulier (*svoeobraznyi*) de tous les historiens russes, a sûrement laissé son empreinte⁴¹.

Œuvre académique, engagement social et débats idéologiques

Commun à la plupart des études de synthèse historique a été l'accent mis sur la pertinence sociale du savoir historique. Avant l'époque des réformes ceci produisait bon nombre d'aphorismes « lyriques » relatifs à la figure de l'historien comme incarnation de ce savoir : « l'Historien, » écrit Pogodine, « c'est la couronne de la nation ». Dans le même esprit, Soloviev créa une formule mémorable pour exprimer l'importance du sujet : « l'histoire, c'est la science de la conscience de soi nationale⁴² ». Pendant les premières années de réforme, Bestioujev-Rioumine adopta cette maxime pour exiger « un rapprochement de la science et de la société » (*sblíženie nauki s obščestvom*). Ainsi écrivait-il plusieurs textes de vulgarisation

40. Cf. Emmons, art. cit., p. 170.

41. P. Miljukov, *Očerki po istorii russkoi kul'tury* [Essais d'histoire de la culture russe], M., Progress, 1993, p. 61.

42. « Istorik ...est' venec naroda ». Voir M. Pogodin, *Istoricheskie Aforizmy* [Aphorismes historiques], M., 1836, p. 11. Soloviev forge son expression dans l'Introduction à son *Istorija Rossii* rédigée en plusieurs volumes entre 1852 et 1879.

et de littérature historique scolaire dans le but de faire ressortir leur engagement social⁴³. En revanche, à la veille du vingtième siècle, on rencontre l'expression d'une certaine déception dans la mesure où les historiens professionnels, ayant réussi à faire de l'histoire une discipline « scientifique », avaient néanmoins échoué dans leur tâche éducatrice consistant à susciter un intérêt pour le sujet parmi le grand public. V. S. Ikonnikov, par exemple, explique cet échec par la portée évidemment restreinte des analyses détaillées des sources, et par l'accent mis sur les travaux portant sur les périodes anciennes au détriment de l'étude de l'époque moderne (conséquence d'une longue tradition de censure et de sujets historiques officiellement tabous). Il en résulta, dit-il, une indifférence envers la connaissance du passé national, ce qui, à son tour, obligea le savant à réitérer sans cesse « des vérités élémentaires relatives à l'importance, aux buts, et aux droits (*prava*) de la science⁴⁴ ».

Au sein des cercles intellectuels la réception des études historiques « académiques » fournissait parfois l'occasion de raffiner une position idéologique ou d'entrer dans une polémique *ad hominem*. Quelquefois, les comptes rendus d'ouvrages offraient un terrain propice à des « positionnements idéologiques ». De même, les monographies, les études d'ensemble en plusieurs volumes, ou encore les études bibliographiques de la discipline, dont on commence à voir la parution comme branche annexe de la science historique pendant les années de réformes, attestent des implications politiques et idéologiques de l'historiographie professionnelle. Censé manifester l'importance du savoir historique et de sa résonance sociale en Russie, ce dernier genre, tout particulièrement, atteste de (si ce n'est entretient) la querelle entre Slavophiles et Occidentalistes ainsi que ses séquelles sous forme de confrontations entre conservateurs nationaux et libéraux, ou encore, entre populistes et marxistes.

Une étude bibliographique qui fit autorité est celle du professeur à l'Université de Kiev, V. S. Ikonnikov (1841-1923). Dans son *Esquisse de l'historiographie russe*, Ikonnikov s'est efforcé de présenter,

43. La phrase « *sblíženie nauki s obščestvom* » (le rapprochement de la science et de la société) est citée par Sergueï Platonov, l'élève de Bestioujev-Rioumine. Voir son *Lekcii po russkoj istorii* [Leçons d'histoire russe], SPb., 1916, 9^e éd., p. 228. Pour un exemple d'études de vulgarisation de Bestioujev-Rioumine, voir son *Biografii i xarakteristiki* [Biographies et caractéristiques], SPb., izd. V. S. Balašev, 1882.

44. V. S. Ikonnikov, *Opyt russkoj istoriografii* [Expérience de l'historiographie russe], vol. 1, pt. 1, Kiev, 1891, p. 88.

de façon aussi équilibrée que possible, la succession de courants littéraires et intellectuels qui avaient influencé l'étude de l'histoire depuis la deuxième moitié du dix-huitième siècle⁴⁵. Ikonnikov corrobore l'influence prépondérante de la science occidentale sur une historiographie russe naissante sous forme de scepticisme, de quête de la « vérité scientifique » (Schlözer, Niebuhr), et de débat concernant l'établissement de sources jugées opportunes pour l'étude historique (documents légaux ou officiels contre sagas et légendes). En Russie, ces approches ont trouvé autant d'adeptes que de critiques, et Ikonnikov montre bien comment les différences entre, d'une part, le groupe majoritaire comprenant des historiens « juridiques » ou « étatiques », des « sceptiques méthodologiques » et des historiens voués à faire de l'histoire une discipline scientifique, et de l'autre, des « pragmatistes », ne dérive, au fond, que d'une concurrence d'idées relatives à l'objet et au but de l'histoire. Si ceux-là se concentrent sur l'émergence de l'État et sur le processus de modernisation en Russie, ceux-ci cherchent plutôt à saisir l'esprit du peuple (*narodnaja mysl'*) : « Les lois et les monuments littéraires », écrit Mykola Kostomarov, « n'ont aucune valeur s'ils n'expriment pas les pensées d'un peuple et les forces vitales qui les soutiennent⁴⁶ ».

On le voit, il fut relativement simple de revendiquer de telles « préférences historiographiques » dans le débat idéologique sur l'identité nationale russe et ses relations avec l'Europe occidentale. Même si la popularité du « réalisme philosophique » qui, à partir des années cinquante, place le peuple et la société « comme force motrice du processus historique⁴⁷ » au centre de l'étude historique, et, ce faisant, resserre l'écart entre avocats de « *samobytnost'* » et défenseurs du développement analogue, il ne résout pas le problème de la dépendance par rapport au paradigme occidental et de ses conséquences pour une tradition historiographique indigène.

La parution de *l'Histoire de la conscience de soi historique russe* par O. Koyalovitch nous fournit un exemple de protestation slavophile et nationaliste contre le caractère envahissant de la science occiden-

45. *Opyt russkoj istoriografii* [Expérience de l'historiographie russe] comprend deux gros volumes en quatre livres et fut d'abord publié entre 1891-1892, avec la dernière partie en 1908.

46. Kostomarov, « Cours d'introduction », publié dans *Russkoe Slovo*, 1859, 12, p. VII. Cité dans Ikonnikov, *op. cit.*, p. 18.

47. P. Miljukov, « Istočniki russkoj istorii i russkaja istoriografija » [Les sources de l'histoire russe et l'historiographie russe], *Enciklopedičeskij slovar'*, vol. XXVIII, 1899, p. 441.

tale.⁴⁸ Publiée en trois éditions avant 1917 (et rééditée après la chute du communisme), cette étude s'élève de manière très personnelle contre l'« objectivité » putative de la science allemande. Si l'on regarde « de plus près tous ces Bayer, Muller et Schlözer », écrit Koyalovitch, on découvre « caché derrière la façade de scientificité et objectivité, un subjectivisme allemand fort étroit⁴⁹ ». Selon Koyalovitch, la présence étouffante de l'érudition allemande avait empêché de façon néfaste le développement de l'historiographie russe. Il croit, et insiste même sur ce point, que la subjectivité joue un rôle non négligeable dans toute recherche historique. En soi, un élément de subjectivité ne pose pas de problème. En revanche, toute tentative de la faire passer pour de l'objectivité, une erreur que Koyalovitch décèle dans le culte des paradigmes scientifiques chez les occidentalistes, était, à son avis, inacceptable. Leur culte de « *naučnost'* » (la scientificité) a entraîné une attitude condescendante envers leur propre tradition intellectuelle et spirituelle, et par conséquent, ils ne saisissaient pas l'originalité des chefs-d'œuvre de maîtres indigènes, tels Chtcherbatov, Novikov ou Karamzine.

En prônant la « subjectivité » qu'il relie à une compréhension explicitement slavophile de l'histoire en tant que « conscience de soi nationale » (*nacional'noe samosoznanie*), Koyalovitch critique quelques études savantes récemment parues. Par exemple, son commentaire de l'ouvrage de Bestioujev-Rioumine fait appel à plusieurs reprises à la vérité subjective slavophile face à la fausse science occidentaliste dont il trouve son contemporain coupable. Ainsi, selon lui, la tentative de Bestioujev-Rioumine de qualifier « notre littérature russe » de scientifique ou de non-scientifique trahit-elle des préjugés occidentalistes, ce qui l'empêchait, par conséquent, de discerner « les débuts d'une conscience historique » datant déjà de l'époque moscovite⁵⁰. Ou encore, tout comme son maître, « l'occidentaliste » Sergueï Soloviev, Bestioujev-Rioumine, lui aussi, minimise l'importance de Pierre le Grand comme modernisateur *ex nihilo*, ce qui pour Koyalovitch posait un problème

48. O. Koyalovič, *Istorija ruskogo samosoznanija po istoričeskom pamjatnikam i naučnym sočinenijam* [L'histoire de la conscience russe d'après les monuments historiques et les œuvres scientifiques], SPb., 1884. Koyalovitch (1828-1891), professeur à l'académie théologique de Saint-Petersbourg, enseigne l'histoire ecclésiastique russe et l'histoire régionale (les régions frontalières occidentales). Il fut proche des slavophiles Ivan Aksakov et Youri Samarine.

49. *Ibid.*, cité d'après la réimpression de la 3^e édition, Minsk, Luchi Sofii, 1997, p. 33.

50. *Ibid.*, p. 47.

insurmontable : en effet, tisser les liens et les continuités entre la logique des réformes au début de dix-huitième siècle et la politique nationale d'Ivan IV met en cause la doctrine slavophile d'une « utopie prépetrinienne » impitoyablement décimée par le premier Empereur russe.⁵¹

Étant donné sa tentative de concilier les paradigmes antagonistes de *svoeobrazje* / *samobytnost'*, d'une part, et de développement analogue, de l'autre, on ne s'étonne pas que Milioukov s'approprie les catégories du slavophilisme et de l'occidentalisme dans sa classification des historiens russes actifs au dix-neuvième siècle. Deux études – *Des courants principaux de la pensée historique russe*, un panorama inachevé culminant dans les années 1830, et une contribution au dictionnaire encyclopédique « Brokhaus et Efron » de 1899, où il traite de la littérature plus récente, en témoignent⁵². S'appuyant sur un cours sur l'historiographie russe donné à l'Université de Moscou durant l'année scolaire, 1886-1887, Milioukov poursuit l'exemple d'Ikonnikov en y apportant des analyses plus pointues qu'il jugeait insuffisantes chez celui-ci. Ainsi, il reprend le même argument concernant l'accent éthique des premières études d'amateurs, suivi de l'émergence graduelle d'un discours scientifique sensible aux développements historiographiques et philosophiques provenant de l'étranger. Milioukov estime, pourtant, qu'il s'agissait moins d'une simple progression linéaire, que d'une coexistence des deux « genres » ; autrement dit, malgré la transformation de l'histoire en science, l'historien, lui, restait conscient des ramifications sociales et morales de la connaissance historique : « Le développement de la science de l'histoire russe n'est ni dépourvu de sens, ni fortuit, mais lié plus généralement au développement des visions du monde (*mirovozzrenie*)⁵³ ». Et Milioukov poursuit cette thèse par une recons-

51. Koyalovich qualifie Soloviev d'occidentaliste en raison de l'accent qu'il met sur l'État. Ainsi il écarte momentanément la résonance « slavophile » de la définition de l'histoire russe comme « science de la conscience de soi nationale ».

52. P. Miljukov, *Glavnye tečeniia russkoj istoričeskoj mysli* [Les principaux courants de la pensée historique russe], 3^e éd., SPb., izd. M. V. Aver'janov, 1913 ; « Istočniki istorii i russkaja istoriografija », *Enciklopedičeskij slovar'*, vol. XXVIII, 1899, 430-446.

53. P. Miljukov, *Glavnye tečeniia...*, *op. cit.*, p. 1. Que Milioukov favorise les liens entre histoire et vision du monde est évident dans sa critique de Klioutchevski, dont la faiblesse principale fut l'incapacité d'enraciner ses recherches dans une vision du monde philosophique et sociale intégrale et dont : « même une très grande maîtrise de schéma historique ne pourrait en

truction détaillée du contexte idéologique dans lequel des points de vue dits « théoriques » se dessinèrent. Si, donc, à certains égards, les termes de son argument rappellent ceux de Koyalovitch, sa classification des auteurs – en l'occurrence Soloviev et Bestioujev-Rioumine de « slavophiles modérés » – ne le rappelle pas du tout.

Parmi les historiens « universitaires » Milioukov fut peut-être l'un des plus engagés sur le plan politique. Ainsi il regrette que, pendant les vingt dernières années, l'historiographie russe semble avoir perdu ses liens avec les mouvements sociaux ; comparée aux années 1860 et 1870 qui, d'après lui, nourrissaient l'histoire d'une floraison d'idées innovatrices, aujourd'hui la discipline est entrée dans les eaux tranquilles des études scolaires (*spokoïnoe akademičeskoe izučenie*)⁵⁴. Écrivant une dizaine d'années plus tard, Sergueï Platonov reprend cette opinion : l'historiographie russe a réussi à régler ses comptes avec des approches doctrinaires pour trouver une place – pour le meilleur ou pour le pire – dans le champ neutre de la science professionnelle. « Aujourd'hui, » écrit-il, « nous n'avons plus d'"histoire" comme telle (au sens d'une doctrine ou vision du monde). En revanche, nous avons une série d'études historiques, pas plus⁵⁵ ». Ceci dit, Platonov prétend que l'historiographie russe s'est toujours développée en parallèle avec le modèle occidental, et non pas de façon dépendante de lui ; à l'heure actuelle, les universitaires russes maîtrisent des méthodologies aussi variées que l'histoire comparée, l'ethnographie historique, l'histoire économique, et des paradigmes provenant des sciences naturelles. Cependant, même les historiens actifs bien avant l'époque des réformes avaient forgé un mouvement scientifique autonome. Si, par exemple, les prémisses de l'école juridique russe s'inspiraient du modèle allemand, les conclusions qu'ils en avaient tirées n'en dépendaient pas du tout, mais tenaient aux matériaux analysés : « Il s'agissait d'une création scientifique qui, bien que typique de l'esprit de l'époque, fut entièrement la nôtre⁵⁶ ». Vrai ou pas, Platonov s'efforça de travailler la problématique de la « différence » et de l'« identité » : son idée, selon laquelle les historiens russes produisirent des études d'une grande originalité dans le cadre élargi de l'historiographie européenne, s'est effectivement substituée à l'opposition traditionnelle entre « nous, les Russes » et « eux, les

être un substitut acceptable ». P. Miljukov, « Istočniki russkoj istorii... », p. 444-445.

54. *Ibid.*, p. 444.

55. S. F. Platonov, *op. cit.*, p. 13.

56. *Ibid.*, p. 16.

Européens » ; cette nouvelle relation intellectuelle se prête bien à l'image de deux cercles concentriques.

Le profil de la science historique russe, tel qu'il se présente à la fin de l'époque tsariste, est une étude de cas intéressante, quoique quelque peu surprenante, sur la transmission des idées. Il est généralement reconnu que les intellectuels russes ont assimilé, en les adaptant, les courants occidentaux afin de traiter des problèmes nationaux. L'exemple de l'historiographie nous le démontre très bien. Ceci dit, une analyse plus approfondie produit quelques résultats inattendus. Quoique visible dans les débats idéologiques et philosophiques, le marxisme ne semble pas avoir joué un rôle majeur dans l'historiographie sauf sous forme de formules révisionnistes, mais seulement avoir eu une influence diffuse : en fait, l'intérêt pour les structures sociales et économiques que la plupart des auteurs mentionnés ci-dessus partageaient, y compris Rojkov – politiquement le plus proche du marxisme en tant que menchevik – doit beaucoup plus à l'influence du positivisme. Ce n'est qu'à la veille de la première guerre mondiale que l'orthodoxie marxiste, sanctionnée par Lénine, s'empare d'une grande part des termes du positivisme comtien et de la sociologie pour en faire une historiographie officielle soviétique dont on voit les débuts dans l'œuvre de Mikhaïl Pokrovski. Celui-ci va dominer la profession tout au long des années vingt.

Peut-être, donc, afin de saisir le vrai caractère de l'assimilation des courants historiographiques étrangers faudrait-il tenir compte du rapport entre la variété des discours historiques et leurs publics cibles – communauté académique, étudiants, ou bien le lecteur général. En tant que théoriciens, nous l'avons vu, les historiens jouaient plutôt le rôle d'interlocuteurs intellectuels à l'échelle européenne. Ils semblaient ignorer la provenance culturelle de leurs idées, aussi bien que les implications idéologiques des conclusions scientifiques qu'ils en tiraient. Cependant, ayant préconisé une neutralité au nom de leur programme en tant qu'historiens professionnels, une fois qu'ils ont fait le point sur la discipline et les développements récents en historiographie occidentale, ils ont incorporé une dimension idéologique – à des fins diverses, certes, mais dont l'une fut la validation d'une science historiographique russe autonome.

School of History
University of St Andrews
(Écosse)

Bibliographie

Berelowitch, Wladimir, « History in Russia Comes of Age. Institution-Building, Cosmopolitanism, and Theoretical Debates among Historians in Late Imperial Russia », *Kritika : Explorations in Russian and Eurasian History*, 9, 1, Winter, 2008, p. 113-34.

Buzeskul, V. P., *Vseobščesnaja istorija i ee predstaviteli v Rossii v XIX i načale XX veka* [L'histoire générale et ses représentants en Russie au XIX^e siècle et au début du XX^e] vol.1., L., 1929.

Hecker, J., *Russian Sociology. A Contribution to the History of Sociological Thought* [1915], rpt., New York, Augustus M. Kelley, 1969.

Karpovich, Mikhail, « Klyuchevsky and Recent Trends in Russian Historiography », *Slavonic and East European Review. American Series*, vol. 2, 1, March, 1943, p. 31-39.

Sanders, Thomas (éd.), *Historiography of Imperial Russia. The Profession and Writing of History in a Multinational State*, Armonk – New York, M. E. Sharpe, 1999.

Vernadsky, G., *Russian Historiography. A History*, trad. du russe par Nickolas Lupinin, Belmont (Mass.), Nordland Pub. Co, 1978.

Vucinich, Alexander, *Social Thought in Tsarist Russia. The Quest for a General Science of Society, 1861-1917*, Chicago – Londres, University of Chicago Press, 1976.